

« Les mots font de la résistance »

Journal de Marie-Joseph Bopp, Colmar, 1940-1947

Marie-Claire VITOUX

Maître de conférences

Histoire contemporaine

Université de Haute Alsace

CRESAT-UHA

L'incroyable histoire de Victor Klemperer, cet *Isaac Deutscher* qui a non seulement échappé à Auschwitz, le génocide, mais aussi à Dresde, le crime de guerre des Alliés, peut-elle être comparée avec l'histoire de Marie-Joseph Bopp, un *Volkdeutscher*, alsacien et catholique, qui échappa de peu à l'internement à Schirmeck ?

Poser la question vise à dire combien, si la mise en parallèle des deux destins se justifie intellectuellement, ce que cette communication va tenter de démontrer, il est clair qu'elle ne signifie absolument pas que les deux destins soient identiques : comparer les actes et les formes de résistance des deux hommes Bopp et Klemperer ne peut aboutir à banaliser les douze années que subit un Juif dans l'Allemagne nazie. Les deux destins ne sont pas identiques, mais (ou peut-être donc) ils sont comparables.

Les deux hommes, tous les deux intellectuels de profession, confrontés pour l'un en 1933, pour l'autre à 1940, à une situation extrême qui bouleverse leurs repères et leur impose une place dans l'ordre totalitaire qu'ils refusent tout deux, font le même choix vital, celui de la résistance intellectuelle. Victor Klemperer, professeur de littérature française à l'Université de Dresde, décide, à partir de la prise de pouvoir d'Hitler en Allemagne, de transformer le journal qu'il tient depuis l'enfance en un relevé systématique des conséquences des législations antisémites nazies et, en particulier, des formes linguistiques du totalitarisme, ce qu'il nommera dans son étude synthétique d'après-guerre la *Lingua Tertii Imperii*. Bopp décide le 14 juin 1940, le jour même de l'entrée des troupes de la Wehrmacht dans Colmar où il réside et enseigne comme professeur de lettres classiques, de tenir un journal pour faire œuvre de vérité et résister ainsi à la propagande nazie. Son journal ainsi que les documents qu'il collecta durant toute la guerre lui servirent pour publier dès la fin de la guerre une étude qui fait toujours autorité *L'Alsace sous l'occupation allemande (1940-1945)*.

Hommes de Lettres tous deux, ils ont mené leur résistance sur le terrain des mots.

Deux hommes de Lettres et de mots

Le choix de rester :

En 1933, Victor Klemperer prend une décision...décisive. Il aurait pu, comme une partie de sa famille et, par exemple, son cousin le célèbre chef d'orchestre, partir aux Etats Unis : il décide de rester en Allemagne. En 1940, Marie-Joseph Bopp décide de rester dans l'Alsace occupée par la Wehrmacht. Comme pour Klemperer, cette décision donne une orientation définitivement nouvelle à sa vie morale et intellectuelle.

Victor Klemperer a plus de 50 ans lorsqu'Hitler accède au pouvoir. Né en 1881, il appartient à la première génération de Juifs émancipés après la réalisation de l'Unité allemande. Il se sent à ce point allemand avant d'être juif qu'il rejoint comme volontaire l'armée allemande en 1915, qu'il se convertit au protestantisme et qu'il épouse une non-juive. Il mène une brillante carrière comme professeur de littérature à l'Université de Dresde. Or, dès 1933, le nouveau régime l'assigne à sa « race » juive et lui dénie son identité allemande. Les lois de Nuremberg, l'escalade de tensions internationales, l'entrée en guerre puis la guerre contre la Russie sont autant d'étapes dans l'aggravation de la situation qui lui est faite en Allemagne. Il est clair qu'en tant que Juif racial, il était condamné à la déportation et que, lors de la sélection, son âge l'aurait condamné à « aller à gauche ». Son mariage lui permet de survivre durant la guerre à Dresde dans une « maison des juifs » où s'entassaient les Juifs mariés à des Aryens. Il s'échappe de la ville très peu de temps avant qu'elle ne soit écrasée sous les bombes alliées.

Le destin de Bopp présente de réelles similitudes. On pourrait dire de Bopp qu'il est irrémédiablement Alsacien et fondamentalement alsacien et catholique. Né en 1893 à Sélestat, il fait des études de philologie et obtient son *Staatsexamen* en 1916. Il enseigne le latin et le grec, puis le français et l'allemand, de 1916 à 1960 au Lycée Bartholdi de Colmar. Né allemand, il préfère écrire son œuvre scientifique dans sa langue maternelle¹. Ayant souffert, à titre personnel, du retour de l'Alsace à la France en 1918², il participe (dans une mesure mal connue) au mouvement autonomiste clérical autour de l'abbé Haegy et de l'*Elsässer Kurier*.

En 1936, il décide d'effectuer un voyage dans l'Allemagne hitlérienne pour se faire sa propre opinion. Il fait donc partie des Alsaciens qui savent ce qu'est le nazisme, certes d'une façon théorique : il lui est immédiatement réfractaire quand la province

¹ *Die evangelischen Geistlichen und Theologen in Elsass-Lothringen von der Reformation bis zur Gegenwart* publié en 1959 et, en 1963, *Die evangelischen Gemeinde und Hohen Schulen in Elsass und Lothringen von der Reformation bis zur Gegenwart*.

² Les autorités françaises ne lui accordent pas la pleine et entière nationalité, son père qui avait opté pour la France en 1872 mais qui avait du rentrer dans l'Alsace allemande étant considéré comme suspect.

tombe sous l'autorité des nazis en juin 1940. En décidant de rester dans la province, il se voit assigné à son « *Volk* », et voit la culture germanique qu'il revendique comme Alsacien servir à légitimer le projet totalitaire et racial de l'occupant.

Résistance morale :

Rester en pays nazi mais rester soi même, telle est l'équation vitale à résoudre pour les deux hommes et l'un et l'autre font le même choix, celui de tenir un journal. Il est frappant cependant de constater que, de façon qui n'est paradoxale qu'en apparence, les deux journaux ne sont pas au sens propre des journaux intimes où les deux hommes parleraient de leur quotidien et de leurs propres sentiments. Les deux hommes choisissent d'écrire une sorte de journal collectif, rendant compte de ce qui se passe et se joue autour d'eux-mêmes. Ce sont donc des textes qui protègent le soi, l'intimité de l'être non parce qu'ils le racontent mais parce qu'ils mettent à distance et donc contrôlent la pression nazie visant à déshumaniser la société entière et eux-mêmes en particulier.

Victor Klemperer décide en 1933 de modifier la nature de son journal qui l'aide à garder son équilibre mental comme un balancier aide un funambule à ne pas tomber.

« Mon journal était dans ces années-là, à tout moment, le balancier sans lequel je serais cent fois tombé. Aux heures de dégoût et de désespoir, dans le vide infini d'un travail d'usine des plus mécaniques, au chevet de malades et de mourants, sur des tombes, dans la gêne et dans les moments d'extrême humiliation, avec un cœur physiquement défaillant, toujours m'a aidé cette injonction : observe, étudie, grave dans ta mémoire ce qui t'arrive... C'est donc littéralement et au sens proprement philologique à la langue du Troisième Reich que je m'accrochais le plus fermement et c'est elle qui constitua mon balancier pour surmonter le vide des dix heures d'usine, l'horreur des perquisitions, des arrestations, des mauvais traitements, etc. » (p. 35)³

Bopp, bouleversé par la victoire nazie, décide dès le 14 juin 1940, et c'est sa première notice, de tenir un journal pour ne pas être seul face au désespoir :

3 L'édition que nous utilisons est : *LTI, la langue de troisième Reich*, Pocket, collection Agora, 2007.

*« Je commencerai la rédaction d'un journal de guerre qui, pendant toute la durée de la guerre et de l'occupation, sera mon confident amical ».*⁴

Victor Klemperer a bien compris que ce sont les valeurs morales et non l'intelligence qui ont permis aux intellectuels de ne pas sombrer dans le fanatisme nazi. Dans son dernier chapitre de la *LTI* (donc de l'ouvrage rédigé après la guerre à partir des éléments du journal), chapitre intitulé « la preuve par l'exemple », il écrit :

« Tout au long de ces années (...), je me suis posé la même question et, aujourd'hui encore, je ne peux y répondre : « comment a-t-il été possible que des hommes cultivés commettent une telle trahison envers la culture, la civilisation, toute l'humanité ? » (...) Je vois surgir la foule des hommes de lettres, des poètes, des journalistes, la foule des universitaires. Trahison, où que se porte le regard. (...) Quiconque prenait la foi catholique au sérieux se tenait à présent tout près des Juifs dans une même hostilité implacable envers Hitler. » (p. 341 et p. 348).

Dans la dernière ligne, c'est comme si Klemperer parlait de Bopp.

En effet, Bopp puise sa résistance morale dans son profond catholicisme, qu'il exprime tout au long de son journal et dont nous ne citerons qu'une seule manifestation.

Le 12 octobre 1942, il doit, en tant *Blockleiter*, faire un rapport sur son collègue Bleicher qui veut entrer dans le NSDAP. Il écrit :

Quand je lui ai demandé s'il était attaché à la religion chrétienne (religiösgebunden), il ne sait que répondre à cette très importante question et hésite. Puis il me demande : « Qu'écrirais-tu si on te posait cette question ? » Je lui réponds sans hésiter : « Naturellement que je suis religiösgebunden ! » Alors il me dit : « Bon, écris cela pour moi. »

C'est sa profonde foi catholique qui le rend totalement réfractaire au racisme biologique nazi, ce qu'il exprime avec force dans sa notice du 2 novembre 1940 :

⁴ Stoskopf (Nicolas) et Vitoux (Marie-Claire), *Ma ville à l'heure nazie. Colmar (1940-1945)*, La Nuée Bleue, 2004. Les dates des notices étant systématiquement données, la numérotation de la page ne sera pas précisée.

Aujourd'hui, la population colmarienne est bouleversée. Nouvelle incroyable : les habitants d'un grand nombre de localités lorraines, on prétend cent soixante-quatre villages, sont expulsés. On ne peut pas croire cette mesure barbare inhumaine. Tous les habitants devront quitter leur foyer, ils seront remplacés par des Volksgenossen de la Bessarabie, ce sont des demi-mongols aux yeux bridés. Oh ! Sainte théorie raciale !

C'est donc sur ce socle de résistance morale que les deux intellectuels que sont Klemperer et Bopp choisissent leur forme de résistance, la résistance intellectuelle.

Résistance par l'intelligence :

Pour les deux spécialistes de la langue, des mots et des Lettres que sont Bopp et Klemperer, démasquer le projet totalitaire consiste à le décortiquer, à le rendre intelligible, à en révéler le vrai visage. Si leur résistance n'est donc pas d'action, elle n'est pas non plus une simple dénonciation ou déploration : elle est dans l'acte de compréhension même que tous deux s'efforcent de mener à bien. Comprendre, c'est dominer son sujet, ici le nazisme. Ce pouvoir-là sur le pouvoir qui les oppresse, nos deux intellectuels savent l'exercer.

Ainsi, c'est en transformant la langue du pouvoir en objet d'observation que Victor Klemperer redevient le savant, redevient celui qui sait, donc qu'il « reprend la main ».

« J'observais de plus en plus minutieusement la façon de parler des ouvriers à l'usine, celles des brutes de la Gestapo et comment on s'exprimait chez nous, dans ce jardin zoologique des Juifs en cage. Il n'y avait pas de différences notables. Non, à vrai dire, il n'y en avait aucune... Tout nageait dans la même sauce brune et, par cette homogénéité de la langue écrite, s'expliquait aussi l'uniformité de la parole. »
(p. 36)

Ce qui fait qu'il n'est pas « un juif » mais un homme, qu'il n'est pas un numéro dans une « race » mais un être humain unique, c'est sa science, la philologie. Le cœur de son humanité qui lui est niée guide son choix de résistance.

Bopp lui aussi reprend la main sur le pouvoir qu'il doit subir en choisissant son terrain de lutte. La première notice du journal, celle du 14 juin 1940 explicite ce choix. Il part de la certitude suivante :

« Pour le futur historien, il sera très difficile de se documenter, les faits historiques étant commentés et expliqués par une presse obéissant aux directives diaboliques du Dr Goebbels...Je ne sais pas ce que l'avenir me réservera, mais je prends la résolution, autant que les circonstances me le permettront, de contribuer au rétablissement de la vérité historique et cela par deux moyens : en premier lieu, je collectionnerai soigneusement tous les documents officiels que je pourrai me procurer, concernant l'occupation de notre Alsace, mettant ainsi à la disposition des historiens futurs une documentation irréfutable. En même temps, je commencerai la rédaction d'un journal de guerre qui, pendant toute la durée de la guerre et de l'occupation, sera mon confident amical. »

C'est donc sa capacité intellectuelle d'historien qui sera au cœur de sa résistance.

Ainsi, les deux hommes ont réagi en intellectuels : tout deux ont accumulé le matériau brut des faits, des gestes et des mots du nazisme pour le disséquer. Tous deux les ont après-guerre synthétisés dans un texte qui fait encore autorité aujourd'hui. Si cette communication porte sur deux textes de nature différente (la synthèse qu'est *La LTI* et le journal de Bopp), la démarche intellectuelle des deux hommes a bel et bien été la même.

Deux remarques complémentaires doivent être faites.

Bopp et Klemperer sont profondément attachés à la culture allemande : c'est leur culture d'origine autant que celle qu'ils revendiquent. Le nazisme n'est donc pas pour eux un danger extérieur à eux-mêmes. L'enjeu pour eux est de prouver que le nazisme n'est pas l'expression ultime de la culture allemande, qu'il en est même la négation absolue.

Par ailleurs, l'allemand est à Bopp autant qu'à Klemperer la *Muttersprache*: leur connaissance de la langue écrite, orale, gestuelle est donc une connaissance intime. Ils ont donc pu déconstruire la LTI de l'intérieur.

LTI, langage multiforme : ce sont d'abord des mots...

Comme l'écrit justement Victor Klemperer dans son chapitre 8, intitulé « dix ans de fascisme »,

« En un certain sens, on peut considérer la place du marché solennellement décorée, la grande salle de l'arène ornée de bannière et de banderoles, dans lesquelles on parle à la foule comme à une partie constitutive du discours lui-même, comme son corps. »

La langue nazie a développé toutes les formes possibles du langage, les mots, mais aussi les gestes, mais aussi les cérémonies, les couleurs.

Dans un premier temps, nous étudierons le matériau premier de la langue que sont les mots.

La LTI et rien d'autre...

La langue nazie commence par interdire les autres langues, il faut une parole unique pour une pensée unique.

Allemagne, 1933, Klemperer rapporte dans son journal à la date du 22 août 1933: « et Kiske, l'épicier, répète la dernière prière du soir : » *Mon Dieu, fais-moi muet pour que je n'aille pas à Hohnstein* ».

Alsace, 1942, Bopp transcrit dans sa notice du le mercredi 29 avril 1942 « *une prière actuelle des Alsaciens* :

Lieber Herrgot, mach mich stumm,

Dass ich nicht nach Schirmeck kumm!

Lieber Herrgot, mach mich blind,

Dass ich alles sehr schön find!

Lieber Herrgot, mach mich taub

Dass ich alle Lügen glaub!"

Le vol de la nomination:

Victor Klemperer consacre son chapitre 13 intitulé « noms » à la nazification des noms et des prénoms.

Bopp dénonce l'atteinte au soi que constitue l'obligation de germaniser, voire de nazifier les noms de famille et les prénoms.

Sa notice du 18 novembre 1940 annonce cette forme d'*Entwelschung* (destruction du français) :

« La lutte contre les prénoms et noms français s'organise avec méthode. Il n'y a plus de Jean, de Henri ou de Pierre dans les journaux. Ceux qui ont un nom de famille français peuvent choisir n'importe quel nom allemand ou germaniser le leur. Ce changement doit se faire rapidement car le délai pour la germanisation des noms est révolu le 23 décembre. Celui qui ne demande pas ce changement de nom ne doit pas s'étonner que les Allemands concluent qu'il est contre le développement politique de l'Alsace allemande. »

Bopp rend compte de l'application de la décision de deux manières: les mots du journal sont d'abord ceux de l'indignation puis ceux de la dérision.

Le 31 août 1941, il rend visite à son ami le Dr Paul Wentzke qui finit ses vacances dans le Val d'Orbey.

*« On avait songé à lui pour la place de Generalreferent (rapporteur général) des questions historiques et culturelles auprès du Gauleiter. A cette place, il aurait pu nous rendre de grands services. Il m'avoue qu'il n'aurait jamais permis le changement honteux des noms de famille. Je lui cite alors un passage de Goethe dans le dixième livre de *Dichtung und Wahrheit* : «le nom propre d'un homme n'est pas à comparer avec un manteau qu'il met autour de ses épaules et qu'on peut arranger et tirer comme on veut, mais c'est un vêtement qui sied, sans défaut, qui s'est même incrusté à lui comme la peau elle-même, à laquelle on ne peut pas gratter et écorcher sans la blesser elle-même. »*

Très vite cependant, les Alsaciens transforment cette tragédie en farce et Bopp se régale de rapporter les formes multiples et inventives de dérision permettant de ridiculiser les nazis. Parmi de multiples exemples, ne retenons que celui-ci :

Mercredi 25 juin 1941 :

« Un Korbmacher (vannier) se rend à l'état-civil pour déclarer la naissance de sa fille. « Quel sera le prénom de votre fille ? » demande l'employé. « Socka » dit mon vannier. « Socka, mais ce n'est pas un nom allemand, ça ! ». « En bien, dit le vannier, écrivez Socken, ce mot est allemand. Je tiens absolument à ce que ma fille s'appelle Socken. ». L'employé cède : « Eh bien, si vous y tenez tellement, inscrivons-là sous le prénom de Socken. » Le vannier reçoit sa déclaration et, en sortant, il se retourne à la porte et lui rit au nez : « Maintenant, je vous ai eu. Si les Français reviennent, ma fille s'appellera « Chaussette » (Josette...Socken signifie chaussette...) »

Nommer les victimes

Outre la dénonciation, par l'indignation ou par le rire, du vol psychique de la nomination, Bopp opère dans son journal une autre forme de ré-humanisation en nommant dès qu'il le peut les victimes alsaciennes du nazisme. Ainsi, il fait systématiquement la liste nominative des Alsaciens expulsés durant l'été et l'automne 1940 pour francophilie avérée ou supposée. De même, à partir de l'automne 1942, ils nomment les soldats alsaciens morts au service du Führer en relevant systématiquement les faire-part de décès publiés dans les journaux. Rapidement, le pouvoir se rend compte que ces publications de décès « pour le Reich et le Führer » a, sur la population allemande et alsacienne, l'effet inverse de celui escompté : il met donc fin à ce type de publications.

Victor Klemperer a lui-même des pages d'une grande finesse sur la mort de héros qu'auraient connue les soldats du III^{ème} Reich.

Bopp, de la même manière, nomme autant qu'il le peut les Alsaciens condamnés à Schirmeck.

De façon générale, le journal de Bopp est parsemé de centaines de noms, ceux des 20% de « salauds » (dixit Bopp), ces Alsaciens « chasseurs de places » (*Stellenjäger*) qu'il dénonce nominativement, mais aussi ceux des victimes alsaciennes du nazisme. C'est très certainement ce relevé systématique des noms de victimes et des bourreaux qui explique qu'après la fin de la guerre, Bopp décide de ne pas publier son journal et, plus encore, qu'il décide qu'après sa mort, son manuscrit sera déposé aux Archives départementales de Colmar et ne sera pas communicable avant l'an 2000.

Prendre les nazis au jeu de leurs mots

Klemperer est attentif aux jeux de mots, très souvent macabres, que la société allemande a développés à partir de la langue nazie. Il analyse ainsi, dans son étude d'après guerre, « le jeu de mots macabre » entre le Royaume des cieux (*Himmelreich*) et la mise à mort des Juifs par Himmler : on disait « de ses victimes qu'il les avait faites entrer dans son '*Himmlersches Reich*' »⁵. De même, il raconte la « blague » de l'enfant de dignitaire nazi né aveugle parce que son père n'avait pas voulu que le premier regard de son fils se pose sur un crucifix⁶. Déjà, dans son journal, il s'était montré attentif à la réception des mots d'ordre du nouveau régime et à la capacité de ses concitoyens de marquer leur distance. Ainsi, il note ce dialogue dans son journal à la date du 22 août 1933 :

« Annemarie avec son langage médical et sans ambages, rapporte ces paroles d'un collègue portant le brassard à croix gammée : « Que faire ? C'est comme la serviette hygiénique des dames » ([Armenbinde et Damenbinde] (...)

Klemperer révèle combien le relevé des mots et des jeux de mots de ses compatriotes n'est pas pour lui seulement un exercice intellectuel en terminant cette notice par la question suivante : « *Est-ce que je me fais des illusions quand je reprends espoir en entendant tout cela ?* »

Bopp de son côté multiplie ses exemples de détournement de sens. En voici quelques exemples de nature différente.

Le 29 septembre 1940, il écrit :

« Au sujet de la Gestapo, on raconte une bonne blague. Une jeune femme avait dit au marché que chez les Allemands, il n'y a plus de beurre. La Gestapo l'apprend et condamne la jeune femme se présenter pendant vingt jours à son bureau, où elle devra crier dix fois de suite : « Heil Hitler : wir haben genug Butter ! ». Elle est obligée de s'exécuter, mais une fois dans la hâte elle se trompe et crie : « Heil Butter, wir haben genug Hitler ! »

⁵ *La LTI*, p. 159.

⁶ *Idem*, p. 98.

Dans sa notice du 9 juin 1943, il se régale de cette excellente poésie à double sens :

Aimons et admirons le chancelier Hitler
L'éternelle Angleterre est indigne de vivre
Maudissons, écrasons le peuple d'outre-mer
Le nazi sur la terre sera seul à survivre
Soyons donc le soutien du Führer allemand
Des boys navigateurs finira l'odyssée
À eux seuls appartient le juste châtiment
La palme du vainqueur attend la croix gammée.

Bopp s'émerveille de l'ingéniosité des ces compatriotes à détourner les slogans les plus triviaux. Ainsi, le 31 mai 1940, il note dans son journal :

« Je me rends à Strasbourg. Dans le train, je constate qu'on avait changé plusieurs inscriptions. « Achtung ! Verdunklung ! » (attention à l'obscurcissement des trains) a donné : « Achtung : Verdun ». Ce changement a été fait comme j'ai pu le constater dans presque tous les compartiments. Et là où il y avait « Offen » (ouvert), une main vengeresse a ajouté un H et on lit maintenant « Hoffen ! » (espérez). Le « raucher » (fumeur) a donné très adroitement « Rache » (vengeance). C'est de cette façon que les Alsaciens font leur contre-propagande qui est chez nous plus efficace que la propagande nazie. »

On notera la dernière phrase de cette notice qui montre combien Bopp est à l'affût des signes de non adhésion de ses compatriotes alsaciens au nazisme.

Il jubile lorsqu'il relève les détournements de slogans de la propagande nazie. Ainsi, le 13 juin 1941, il note :

« Partout, chez nous, on voit depuis quelques temps des banderoles avec des inscriptions : « Der Führer hat immer recht ! » (le Führer est infallible) et « des Führer handelt wenn die Zeit ist reif » (le Führer agit quand le temps est mur). Or, à

Guebwiller, un joyeux luron a changé cette dernière inscription en changeant le H de « handelt » en W et ainsi on a pu lire : « Der Führer wandelt, wenn... » (Le Führer déménagera quand...). Un Mulhousien un peu matois a corrigé : « Der Führer baumelt, wenn... » (le Führer sera pendu...).

Victor Klemperer analyse et décortique la langue nazie, Bopp et la société alsacienne la dénoncent et la ridiculisent. On le voit, si l'approche est différente, le résultat est le même : mise à distance du projet totalitaire et conservation de son humanité libre.

LTI, c'est aussi le langage des gestes, des couleurs et des symboles

Depuis les films de Leni Riefenstahl, on sait combien les « mises en scène » des cérémonies nazies sont l'une des formes les plus élaborées du langage du pouvoir. Victor Klemperer a un très intéressant chapitre sur les manifestations : il consacre le chapitre 7 de la *LTI* au verbe « aufziehen », qui signifie « monter », « organiser » une manifestation. Bopp quant à lui utilise quasi systématiquement, sans le traduire, le terme nazi *Grosskundgebung* pour désigner ces cérémonies au rituel enflé.

Les premières notices de l'été et l'automne 1940 révèlent le choc que constituent ces moments organisés d'allégeance au nouveau régime, le ton oscillant entre indignation et honte. Très vite cependant, les Alsaciens se révèlent des maîtres dans l'art de dé-monter une manifestation nazie, dans l'art de la dérégler. Bopp en relève de multiples exemples dont nous ne retiendrons que celui du 25 juillet 1941 :

« L'arrondissement de Thann est bien connu pour son patriotisme. (...) La veille du jour de l'anniversaire du Führer (...), dans le village (...) de Bitschwiller, un farceur s'est amusé de ramasser trois cents escargots et de peindre leurs coquilles dans les couleurs tricolores et de les lâcher. Dans les rues, on a alors rencontré des escargots patriotiques. On prétend même que les Allemands leur font la chasse pour les enfermer à Schirmeck ! ».

Le salut hitlérien, le célèbre *Heil Hitler*, permet de hurler en toute impunité *Drei Liter* et l'interdiction du béret basque à partir de septembre 1940 libère l'imagination des Alsaciens en matière de couvre-chef.

Les chants collectifs sont l'une des formes les plus utilisées de création du sentiment d'appartenance. Les séances de formation de la jeunesse, pendant les sessions des

Hitler Jugend ou des *Bund Deutscher Mädel*, lui faisaient une large place, ainsi que les défilés lors des manifestations.

Or, la lecture du journal de Bopp révèle que les chants patriotiques français n'ont jamais été autant repris qu'à partir de 1940. L'une des notices les plus fortes de Bopp est celle dans laquelle il relate le passage en gare de Colmar du convoi de Malgré Nous, le 15 octobre 1942.

« Dix heures du soir. Je travaillais dans mon bureau quand j'entendis tout à coup, malgré la distance, un énorme « Vive la France ! ». Je me précipite à la gare, toute proche de ma maison. Un train avec des Mulhousiens était arrivé et attendait les recrues de Colmar. Dans les wagons règne un fol enthousiasme. Jamais encore je n'ai entendu de cris pareillement forts : « Vive la France ! » Vive de Gaulle ! » Ils chantent : « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine... » Aussi « Nous sommes des Alsaciens, le chassepot à la main, pour chasser les Prussiens de l'autre côté du Rhin. Vive la France ! Merde à la Prusse ! d'Schwowe muen zum Landle nüss ! » D'autres hurlent : « Ils crèveront, nous les aiderons ! ils nous cherchent, avec nous ils perdront leur guerre !, etc. »

Les chants de 1870, qui constituent le cœur du patriotisme français, ressurgissent, le Prussien haï du II^{ème} Reich est caché derrière le nazi du III^{ème} et la langue alsacienne vilipende « le boche » en 1942 comme soixante ans auparavant.

Conclusion

Confrontés à l'entreprise nazie qui déniait au « juif » Klemperer son identité allemande et qui assignait Bopp l'alsacien à l'appartenance au *Volk* racial, les deux hommes ont survécu et finalement vaincu grâce à leur résistance intellectuelle appuyée sur leurs repères moraux. Hommes mûrs déjà et de profession intellectuelle, ils choisissent la seule forme de résistance dont ils possèdent les armes : celle de l'intelligence. Mieux encore, puisque c'est leur intelligence qui leur est niée par le projet totalitaire, c'est par leur intelligence qu'ils vont résister au projet totalitaire.

Au-delà de leur destin individuel, cependant, c'est la question même de l'efficacité de cette forme de résistance qui est posée. Les deux historiographies allemande et française n'ont pas pu forger les mêmes outils parce que les réalités historiques différaient par trop. L'emprise progressive du nazisme sur la société civile allemande a rendu quasiment impossibles les formes de « résistance armée » qui ont pu se

développer dans la France occupée et non nazifiée. Les historiens allemands ont donc forgé le concept de *Widerstand* pour désigner la capacité à « se dresser contre » et ont réservé le terme de *Resistenz* à la résistance morale et culturelle développée par la société civile soumise au projet totalitaire.

A lire les écrits de Klemperer et de Bopp, on mesure la force de cette *Resistenz*. Certes, il a fallu l'avance des armées alliées pour libérer l'Alsace et l'Allemagne par la victoire militaire. Pourtant, la résistance morale des sociétés civiles doit se voir accorder un rôle prééminent dans l'échec du nazisme. Cette « résistance sans armes »⁷ a invalidé le projet totalitaire nazi, elle est le signe que les Alsaciens n'ont pas adhéré aux valeurs du nazisme et que les Juifs n'ont pas été assignés à une place hors de l'humanité. L'échec nazi n'est pas seulement militaire, il est en Alsace comme dans toute l'Europe annexée d'abord idéologique.

7 Selon le titre de l'ouvrage que l'historien français Jacques Semelin a consacré à ces résistances européennes au totalitarisme nazi : *Sans armes face à Hitler. La résistance civile en Europe (1940-1943)*, Paris, Payot (1^{ère} édition, 1989).